

La quittance de loyer : [suite]

Autor(en): **Bonhomme, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 27

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

arracher; c'est cet être qui, à la moindre indisposition, exige que sa femme ne s'éloigne pas d'une semelle, qu'elle reste là au pied du lit de monsieur, qui crie à chaque instant à la tisane, aux cataplasmes et autres émollients; c'est cet être, dis-je, qu'on appelle le roi de la création!

Miséricorde!!

Ah! certes, si quelqu'un a choisi le beau côté de la vie, c'est bien l'homme.

Comment se conduit un mari, au temps où nous vivons? voyons un peu l'emploi de ses journées. Il est également partout, aux affaires, dans la rue, sur la place publique, au café, à la brasserie, au cercle, excepté dans notre intérieur. Le soir même, il ne peut s'empêcher de désertier le logis. Il semble que la maison va lui tomber dessus; elle lui fait l'effet d'une prison, d'où il cherche constamment à s'évader.

Le mariage lui-même n'interrompt que pour une très courte durée ce genre d'existence. Pendant les premiers mois, le nouveau marié est l'être le plus casanier que l'on puisse rêver; il adore son *home*, son cher et doux nid. Il s'y terre comme un lapin dans un trou et n'en sort que pour aller au travail. Si un ami le rencontre et lui marque sa surprise de le voir trop rarement, il répond: « C'est fini maintenant! Je suis marié! Je ne sors plus le soir! » Il ne parle plus que de son ménage, de sa maison, de son intérieur....

Puis, un beau soir, voilà que notre homme ressent tout à coup les symptômes d'une douloureuse nostalgie, de la nostalgie du bruit, du mouvement, de la liberté, de la distraction, du cigare, de la pipe, de la tasse, du tapis vert, du laisser-aller et de l'abandon, en somme, de la vie extérieure. « Je n'ai pas pu mettre la main sur un tel, dit-il à sa jeune femme, il faut absolument que je le voie ce soir, pour terminer une affaire importante. »

La jeune femme comprend, mais se tait.

Et dès lors, ce mari modèle de quelques semaines reprend de plus belle ses chères habitudes, et croit être encore très aimable envers sa femme en voulant bien rentrer chez lui à l'heure des repas.

Voilà l'homme d'aujourd'hui!

Ne feriez-vous pas mieux, messieurs, après les affaires, après le travail et les tracasseries du jour, de vous redonner un peu à vos femmes, à vos enfants qui vous aiment, dans cette atmosphère reposante et salubre de la famille?... Mais non, vous trouveriez cela trop fade, trop monotone, n'est-ce pas, chers maris?

Cela dit, monsieur le rédacteur, je vous prie d'agréer les civilités d'une de celles pour lesquelles vous avez toujours fait preuve de tant d'amabilité.

F. S.

La dama et lo dzudzo.

La dama à monsu étai crouie. Le ne gardavè jamé 'na serveinta mé de dou iadzo quieinzè dzo, justo lo teimps de lài bailli son condzi. Lo pourro monsu, qu'étai la pâta dâo bon Dieu, n'étai pas adé à noce non plie, kâ n'ousavè pas lài cresenâ, et coumeint l'étai la pernetta que portavè lè tsaussès, lo pourro

diablio étai d'obedzi de derè: amein! à tot cein que passavè pè la teta à sa sorcière de fenna.

On dzo que clia bougressa étai ein bizebille avoué sa serveinta, la serveinta se rebiffâ tant bin que cliaò duè fémallès ein vegniront à se vouegni et à se grafogni, se bin que la dama portâ pleinte tsi lo dzudzo de pé. Ma fâi, coumeint lo dzudzo la cognessâ po être onna metcheinta brequa et molèjà po se serveintès, la reçut pas tant bin et la remâofâ on bocon, que la dama ein fut furieusa, et que la teta lài canfaravè dâo tant que l'étai ein colère. Assebin, l'arâi faillu l'ourè quand le reveint à l'hotò, coumeint diabe le teimpétavè après cé pourro dzudzo que le traitavè de vilhio sindzo, que la serveinta qu'avâi tot cein oïu n'eut rein de pe pressâ de l'allâ vito redipettâ ao dzudzo.

Tot parâi, lô dzudzo dut fère on enquête rappoo à la pleinte de la dama, et se trovâ que la serveinta avâi ti lè too, que lo dzudzo fut d'obedzi de la condanâ.

La dama, tota foula de dzouïo, quand l'out cein, étai prâo po châtâ ao cou dâo dzudzo, kâ l'étiont quie ein comparuchon à son bureau, et le lài fe, quand la serveinta fut lavi:

— Eh! monsu lo dzudzo, vo remacho mliè iadzo dâo serviço que vo m'âi fé ein condaneint clia miserablia serveinta, et séyi su que vo z'ein sé bon grâ.

— Oh! repond lo dzudzo, qu'avâi adé onna deint contrè la dama, rappoo âi z'einsurtès que la serveinta lài avâi redzapettâ, n'ia pas fauta de tant mè remachâ, kâ n'é fé què mon devâi, et pi d'ailleu, cein ne va te pas cein derè qu'on vilhio sindzo reindè on serviço à 'na vilhie guenon!

La dama, rodze qu'on pavot, eimpognè lo péclliet et tracè frou sein derè: à la revoyance! tandi que lo dzudzo, conteint de s'être reveindzi, rizâi dein sa barba, ein se peinsèint: Te l'as, ora, vilhie toutou, ton vilhio sindzo!

LA QUITTANCE DE LOYER.

III

— Mademoiselle, dit Edmond, après avoir jeté un coup d'œil rapide autour de lui, je viens de la part de ma tante...

— Je sais, monsieur, fit Mlle Rose un peu troublée. C'est, en effet, le huit, aujourd'hui... Vous venez m'apporter ma quittance?...

— Oui, mademoiselle... Je vous la présente trop tôt, peut-être? poursuivit Edmond, qui ne prévoyait que trop la réponse de la jeune fille.

— Mon Dieu, monsieur, reprit Mlle Rose, en torturant ses jolis doigts avec une sorte de crispation nerveuse qui traduisait son embarras, si vous vouliez être assez aimable pour revenir ce soir?... ou pour laisser la quittance chez la concierge? s'empressa-t-elle d'ajouter, comme si elle eût craint qu'Edmond ne vit dans sa première proposition une avance déplacée.

— Mademoiselle, je ferai comme il vous plaira, répondit Edmond avec affabilité... Ma tante est toute disposée à vous accorder du temps...

Et il pensa:

— Oh! mon Dieu! si elle m'entendait!...

Ils étaient tous les deux debout au milieu de la chambre; la porte était close; Edmond roulait sa feuille de papier, et la jeune fille torturait toujours ses jolis doigts roses, en baissant timidement les yeux.

— J'aime mieux vous le dire franchement, reprit bientôt la jeune modiste : on me doit de l'argent pour des chapeaux, et comme mes clientes ne m'ont pas payée, je vais tout de suite aller les trouver... Je pense bien avoir la chance de les rencontrer...

Pendant qu'elle parlait, Edmond, sa quittance en main, la regardait avec complaisance ; un rayon de soleil qui se glissait par l'étroite fenêtre venait dorer sa chevelure. Son teint, plus coloré et plus frais après la toilette du matin, semblait avoir la nuance veloutée d'une feuille de rose. Enfin, il se dégageait de tout son être je ne sais quel parfum de jeunesse si troublant, qu'Edmond, tout entier à sa contemplation, ne l'écoutait plus.

Quand elle eut donné ses dernières raisons, elle releva les yeux. Edmond avait les siens fixés sur elle. Leurs regards se croisèrent. Mlle Rose sourit doucement. Son jeune visiteur eut à ce moment comme un vertige.

— Mademoiselle, reprit-il enfin, il sera fait suivant votre désir ; puisque vous voulez bien m'y autoriser, je vous ferai remettre la quittance ce soir...

Et, s'étant incliné courtoisement devant la jeune fille, il échangea avec elle un regard qui semblait dire :

— Allez, je vous prie de croire que, s'il ne tenait qu'à moi, je ne vous réclamerais pas ces malheureux vingt-cinq francs !

Mlle Rose sourit de nouveau, comme si elle eût deviné la pensée de son visiteur ; puis elle salua Edmond, qui prit congé d'elle en l'enveloppant d'un long regard câlin, et referma sa porte.

— Eh bien ! me rapportes-tu l'argent ? demanda vivement tante Amélie, en voyant reparaitre son neveu.

— Ma tante... je vais vous dire... balbutia Edmond avec embarras.

— Comment ! tu as encore la quittance ? Est-ce que Mlle Berthier n'es pas chez elle ?

— Pardon... Seulement, elle m'a prié...

Tante Amélie se redressa :

— Elle t'a prié ?... Tu es donc monté dans sa chambre ?

— Ah ! mon Dieu ! murmura Edmond, qu'est-ce que j'ai dit là ?

Et il reprit, en toussant, pour se donner le temps de chercher un prétexte :

— La... la concierge n'y était pas... et alors...

— Alors ?

— J'ai justement rencontré Mlle Berthier qui descendait... et elle m'a prié de lui faire remettre sa quittance ce soir... Elle doit toucher de l'argent aujourd'hui même...

— Je n'ai pas à entrer dans ces détails, dit sévèrement Mlle Duvivier... Je ne loue pas ma chambre pour mon plaisir. Nos pièces sont déjà assez encombrées... Ce n'est pas de gaieté de cœur que je me prive de ce grand cabinet... Tu diras à la concierge que si, ce soir, ma locataire ne l'a pas payée, on lui donnera congé...

— Oh ! ma tante, fit Edmond avec compassion. Puisqu'elle doit toucher de l'argent aujourd'hui... ne vous montrez pas si rigide !

Il s'empessa d'ajouter :

Elle a fait des chapeaux qui ne lui ont pas été payés... Vous savez bien ce que c'est que les clientes... Elles laissent quelquefois les fournisseuses dans l'embarras... Mais, aujourd'hui même, elle ira les trouver.

— Elle t'en a donc raconté bien long, Mlle Rose, pour que tu sois de la sorte au courant de ses affaires ?

— Du tout, du tout, ma tante... Elle n'a fait que m'exposer ses raisons...

— Je les trouve mauvaises, moi !

— Oh ! pourtant ?...

Tante Amélie se fâcha de nouveau :

— Certainement, monsieur, je les trouve mauvaises, répliqua-t-elle avec autorité ; et je suis étonnée que vous,

mon neveu, vous preniez le parti des autres contre moi.

— Ma tante, Dieu me préserve de prendre le parti des autres contre vous ; seulement, il me paraît bien rigoureux de voir donner congé à cette pauvre fille, parce qu'elle vous demande un peu de temps, quelques heures tout au plus...

— Est-ce que le propriétaire m'en accorde, du temps ? Est-ce que, si aujourd'hui même le loyer n'est pas payé, on ne me donnera pas congé ?... Allons, c'est bien, va-t'en à ton bureau, et laisse-moi cette quittance ; je m'en arrangerai.

L'abandonner, c'était renoncer à la possibilité de revoir Mlle Rose. Edmond voulut la conserver à tout prix ; il répliqua :

— Puisque Mlle Berthier m'a prié de la lui faire remettre ce soir, je vais la donner à la concierge en m'en allant...

— Soit ! remets-la à la concierge et nous verrons ensuite.

J'y vais de ce pas... Bonjour, ma tante !

— Bonjour, mon neveu, répondit sèchement Mlle Duvivier.

Edmond prit son portefeuille, remit son chapeau et partit pour son bureau. (A suivre.)

Réponses et questions.

Le nom de la ville répondant à la question de notre précédent numéro est RUE. Ont répondu juste : MM. Bolomey, à la Violette, Lausanne ; Crottaz, à Romanel, et Martinet, cafetier, Lausanne. — La prime est échue à M. Martinet.

Enigme.

Nous sommes deux, lecteur, qui voulons en ce jour
T'intriguer un moment par un léger détour :
Cherche bien, nous t'offrons une même figure
Même nombre de pieds, enfin même structure,
Mais par un double sens nous frappons tes esprits ;
On t'éblouit par l'un, par l'autre tu vieillis.

Prime : 100 cartes de visite.

Quatrième édition de Favéy et Grognoz.

— Après avoir relu attentivement l'histoire de *Griset*, qui devait faire suite à notre brochure, nous avouons qu'elle ne nous a point paru mériter une réimpression, si peu de temps après sa publication dans le *Conteur*. Et si nous en croyons le désir exprimé par de nombreux amis de notre journal, nous ferions beaucoup mieux de remplacer cette histoire par quelques morceaux qui ont eu grand succès lors de leur publication, et qui, épuisés depuis longtemps, nous sont très fréquemment demandés. Tels sont : *Genevois et Vaudois* ou *la Mappemonde qui penche*, par G.-H. Combe ; *L'histoire de Guyaume Té*, par L. Favrat ; *La bataille de St-Dzaquiès et Lè dou rats*, par C.-C. Dénéreaz. Nous y ajouterions le récit d'une entrevue que nous avons eue récemment, à l'hôtel de Genève, à Vallorbes, avec nos anciennes connaissances *Favéy et Grognoz* ; et, — nous l'espérons, — une charmante boutade, également inédite : *Le préfet de Morges*. — Ainsi augmentée, notre brochure offrira non-seulement plus de variété, mais de charmants sujets pour le crayon si spirituel de notre dessinateur, M. DÉVERIN. La publication n'en sera du reste point retardée.

L. MONNET.